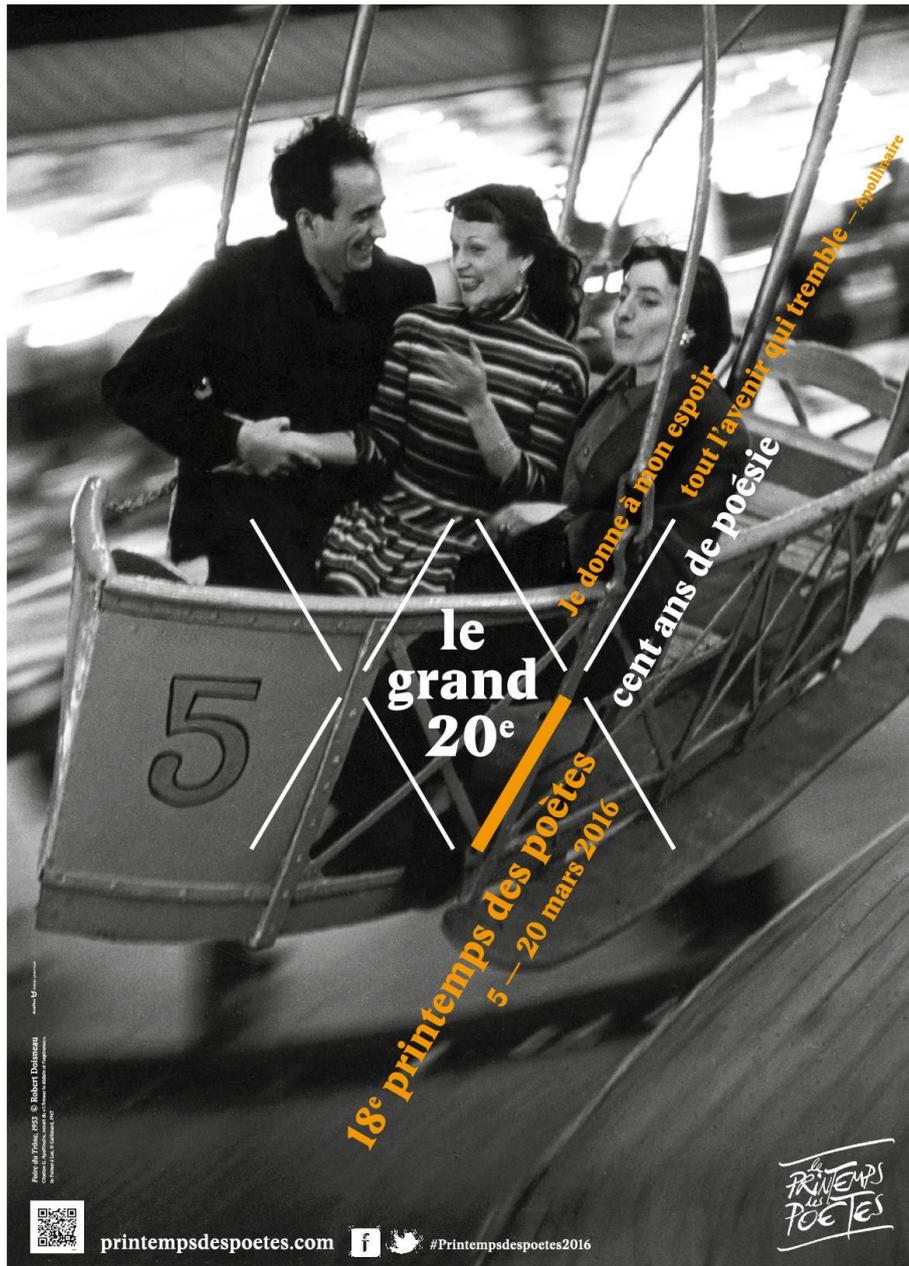


**18<sup>e</sup> Printemps des Poètes**

*Dimanche 6 mars 2016 - 14h30 à La Salle du Royal à Gap*



**A Guillaume APOLLINAIRE**

**Disque d'or («D'azur et d'or»)**

Au rayon des étoiles et du cadran des heures,  
Tu es mon seul soleil et mon seul disque d'or.  
Figure échevelée,  
écervelée, tachée,

Tu tiens ta tête tombe,

Berceau vide ou coquille gravide ?  
Laisse éclater le jaune de ton rire,  
Ne cache pas tes rides ni tes rêves,  
Soleil sans boucle, roulé en boule,  
Patate chaude et douce.

**A Louis ARAGON**

**Une rose pour Elsa («Au fil de l'instant»)**

Nos pieds nus dans le sable fuyant  
Enfoncent ;  
Ainsi l'amour impossible  
Dans le cœur meurtri du poète !  
Car la dune ne veut s'abandonner  
Qu'à la violente caresse du vent ;  
Elle se rit de la passion séculaire  
Vouée au nom d'Elsa !

Soit dit au poète de Grenade  
Et à celui que Jean Ferrat chanta : qu'il ajoute donc  
Un grain à sa folie,  
En osant déposer inlassablement  
Devant les yeux si précieux d'  
Elle  
Les roses des sables  
Que secrète son cœur en secret !

A Antonin ARTAUD

**Cosmogonie individuelle («Au fil de l'instant»)**

Comme supernova native éperdue,  
Dans le lointain étend  
Ses bras massifs, foudroyantes flèches  
De vie ou bien de mort,  
Comme cette implosion  
D'un soleil obsolète qui voudrait en sifflant  
Pousser son chant du cygne,  
Elle est là qui se noue  
Aux tripes,  
Enfle, remplit, déborde le plein et le trop plein  
Pour installer l'inexorable sort  
D'unique certitude,  
Extrême, imminente ...  
Sa tarière taraude, taraude,  
Fait mine de tarir  
Mais sans tarder repart  
Pour transposer la transe  
Encore extrême,  
D'une nouvelle mort,  
Encore imminente,  
Machinale,  
En boucle plusieurs fois,  
*«Cosmogonie individuelle» !*

Et pourtant ... à la fin,  
Je suis là, survivant improbable,  
A l'angoisse fossile  
D'un Antonin Artaud.

## A Aimé CESAIRE

### **Nouveaux maîtres, nouvelles armes («Dans les mailles du rêve»)**

Négriers, esclavagistes, nouveaux maîtres du monde,  
Vous êtes de *bons maîtres* et nous sommes  
Du vrai *fumier*, de la fiente, des bêtes de somme tenues  
Par un anneau, astreints à obéir, astreints à remercier.

Mais un monde *rebelle* sur ses chaînes se lève,  
Aux armes ardentes de la douce folie.  
Cassé, battu, asservi, exploité, il tient encore  
Debout sur les pieds de ses rêves.

Un soir il viendra, dans *la chambre bien éclairée*  
*Du maître*, dans le charroi horrible de la nudité souveraine,  
Pour la vraie gloire d'Aimé Césaire,  
Cracher tout cru au cap cynique du Capital.

## A Paul ELUARD

### **Cris du cœur («Dans les mailles du rêve»)**

Le premier cri touche le cœur

La main et la bouche le sein,  
Les yeux la lumière,  
L'oreille le chant.

Le pied révèle la terre,  
Le genou la boue,  
La cheville l'entrave ;

La bouche atteint les lèvres,  
La main l'infini et la braise,  
Les yeux l'horizon et l'azur...

La main se réchauffe à la cendre,  
Les yeux à la nuit,  
La bouche au front du rêve ;

Le dernier cri touche encore le cœur !

**Antraigues («D'azur et d'or»)**

Entre les eaux,  
Le poète a laissé son piano,  
Sa guitare, ses livres.  
Il a laissé sa mue mais j'ai trouvé  
Son âme :  
Sur la place où tout  
Ne parle que de lui,  
Dans les ruelles au vent  
Où frémit sa moustache,  
Dans la montagne,  
Où chantent les murettes.  
J'ai ouï un oiseau  
Fier de l'avoir connu,  
J'ai vu trembler les feuilles  
A écouter ses mots.

Une foule esseulée  
Et mue par l'émotion  
Est venue chercher là  
Un peu de vérité,  
La révolte dormant dans les bras  
Du silence, et le rêve niché  
Dans les crocs de l'absence.  
Ci-gît Jean l'adopté et le vif,  
Ci ne meurt et demeure  
Le maître de ces lieux.

**Cris mêlés («Au fil de l'instant»)**

Tel Léo qui rugit  
A la radio,  
Cris d'oiseau qui surgit  
Dans le patio.

Là-bas, des chiens hurlent dans les micros  
Des mots que décoche l'arc de leurs crocs.

Des larmes à cru se ruent,  
Pluie de tes joues :  
Aux armes de la rue  
Tes enfants jouent !

**A Arthur RIMBAUD**

**Le clandestin du bateau ivre («Dans les mailles du rêve»)**

Je me suis *baigné dans le poème* de Rimbaud,  
Fait sauter les bouchons qui dansaient sur les flots ;  
Nettement infusé d'une absinthe prise d'eau,  
Noyé des alcools forts des Maelströms de mots.

Descendant, illico, tant de vers improbables,  
Je me sentais bercé, moi le pâle rimeur !  
J'ai connu, savez-vous, des rasades incroyables,  
Le rut des jeux de mots, les rêves en couleurs.

J'ai vu les flots lavant du vomi toutes tâches  
Et rejetant aux bords les restes des querelles !  
J'ai rencontré une eau, une eau de vie, la blanche,  
Forte et froide, fondant des glaces éternelles !

La torpeur a béni mes réveils aspirine ;  
Secoué, ballotté, il n'est rien de plus sûr,  
A l'aube dut finir la triste pantomime :  
Je me suis, ivre mort, fait appeler ... Arthur !

**Les quatre éléments («*Dans les mailles du rêve*»)**

Nuages dans ma tête poussés à l'infini,

Mon corps n'est qu'illusion, l'angoisse son frisson.  
Le refuge où je vis est rempli de trésors :

Nature, jeux, musique et rêve...

Je suis le Petit Prince de ma planète étrange :

Dans une bonne pomme,  
Le génome du gnome.

Je suis le Robinson de cette île utopique :

Le feu fou sous la cendre  
Anime l'âme de la salamandre.

Je vogue sur des vagues d'extravagante ardeur :

Un dauphin et sa ronde,  
Font l'ondine dans l'onde.

Je découvre, ingénu, les charmes des chimères :

Symbole de sylphide,  
Le vestige d'un vol en l'air, limpide.

## Les mots des autres

20 carnet – poèmes (cup-up/collage de mots choisis)

Livre d'artiste

**Textes**

### **Le chemin**

(carnet n° 1 / 24 pages / 9 juin 2010)

Quelquefois, dans l'après-midi,  
À l'automne,  
la vallée  
caressait  
la montagne,  
et  
brusquement,  
sous les feuilles...  
chaque mot achevé,  
comme un vertige,  
le chemin descendait  
haché de coups  
de soleil  
quelque chose de merveilleux  
qui se déployait  
au-dessus des arbres

### **Le thé**

(carnet n°2 / 20 pages / 10 juin 2010)

en pleine campagne  
toute la douceur du printemps  
autour de moi  
Beaucoup de choses  
sauvages, montagneuses  
dans  
une insaisissable matinée,  
trace une courbe  
romanesque.  
fixant les jours  
dans  
le parc  
Venez prendre le thé  
un morceau de pain,  
dis-je.

### **Le vieil hôtel**

*(carnet n°3 / 16 pages / 14 juin 2010)*

dans la bibliothèque du vieil hôtel  
presque chaque après-midi  
une  
liseuse  
dans le reflet de miroirs  
toute sa paisible beauté,  
figure douce,  
tellement intimidée  
regardez s'il vous plaît,  
« Oui ? »  
— Eh bi en,  
tout allait bien.

### **Les meubles**

*(carnet n°4 / 8 pages / 15 juin 2010)*

Hautes et grises, les ruelles étroites,  
Dans la nuit close,  
Les grands meubles,  
Dans la maison,  
de menus détails.

### **L'ivrognesse**

*(carnet n°5 / 24 pages / 18 juin 2010)*

il y avait  
un grand puits  
bordé de marécages  
Les feuillages et les  
rangs de briques usées les grains de poussière,  
et  
Un jour,  
l'ivrognesse  
excessivement lasse,  
Avec le souci du lendemain,  
regardant les paysans  
du hameau  
pour le plaisir  
amour candide, innocent,  
presque en une minute,  
Sur les tas de foin  
sous une vigne  
« Voilà bien de la richesse. »

## Sur les armoires

(carnet n° 6 / 12 pages / 21 juin 2010)

Quand la nuit se fermait  
sans se plaindre, les deux vieilles femmes, tremblaient.  
du seuil,  
les corps sur les armoires,  
tranquilles,  
stupides.  
« Bon »,  
« C'est tout pareil »

## Un froissement

(carnet n° 7 / 16 pages / 22 juin 2010)

Depuis l'aube,  
Je vous ferai remarquer  
j'y pensais  
Impossible de nier  
presque tout  
l'air malade, son visage immobile  
je percevais  
un froissement  
je sentais bien  
un ivrogne,  
tu vois une solitude farouche  
à  
remplir les yeux de larmes.

## Le scarabée

(carnet n° 8 / 12 pages / 24 juin 2010)

Il vous est sans doute arrivé  
Une fois de ressembler à un scarabée.  
quand on y pense  
C'est certainement  
d'attendre  
— Et *vous ne rencontrerez personne.*  
Allons ! Allons ! Du calme !  
dit-elle  
« Et voilà ma vie ! » je fais mon possible

## La piquette

(carnet n° 9 / 12 pages / 26 juin 2010)

Cependant,  
Au milieu de ces bourrasques,  
comme une clarté mélancolique.  
Il lui faudrait  
l'esprit tranquille  
A la minute même  
sa bouteille de piquette  
puis il disait : A Sa santé...  
car Elle reviendra. »

## La lettre

(carnet n° 10 / 12 pages / 27 juin 2010)

Ah ! monsieur,  
— Attendez !  
Cette lettre  
Que je cherchais. se lisait mal à voix haute,  
dites-lui  
« Voyez ces scènes de cœur. »  
son visage rond et frais résolu, s'étonna  
il s'écria  
« non »  
Soit, soit ! j'ai dit

## Le visage

(carnet n° 11 / 20 pages / 29 juin 2010)

COMME  
l'autre matin  
sobre de  
paroles,  
comme un événement d'en faire  
une petite buée quelque chose de tranquille « Qui est là ? »  
devant lui,  
un visage  
faisait piètre figure.  
disant :  
« C'est bien parfois mieux que moi...  
« Oui » « Salut. »  
« Salut. »

## **Les oiseaux**

*(carnet n° 12 / 12 pages / 30 juin 2010)*

depuis longtemps auprès de lui gémissante et docile  
Elle posait cette question  
vous nous quitterez ? »  
lui  
il s'asseyait sur le banc,  
« Retournez-vous, répétait-il, Cette fois,  
Les oiseaux volent  
Et  
l'hiver s'acheva.

## **Marguerite**

*(carnet n° 13 / 20 pages / 7 juillet 2010)*

lui  
un peu confus  
— Je m'ennuie  
Marguerite  
ajouta  
Je peux aussi m'abandonner.  
là.  
pourvu que jamais.  
...

Je vous avouerai  
que C'est fini !  
murmura-t-il soudain  
mentant

## **La lumière**

*(carnet n° 14 / 12 pages / 8 juillet 2010)*

Dans le matin,  
il éprouvait dans la solitude  
une sorte de plaisir de gestes.  
le bondissement  
Les souvenirs  
un  
cri,  
Cependant, la lumière lui disait  
« comme  
Tu n'es pas raisonnable »

## La vie régulière

(carnet n° 15 / 12 pages / 9 juillet 2010)

« On n'ose pas dire... je ne vois pas.  
Mais, suivant les saisons ce couloir  
la vie régulière dans la campagne  
où tout était domestiqué, réduit, modeste,  
demande parfois  
Tous les océans tumultueux.  
sa voix grave. disait presque de front  
— Ça y est ! J'ai fini.  
J'ai laissé la table

## Un homme

(carnet n° 16 / 12 pages / 4 septembre 2010)

— Soyez courtois,  
— Voulez-vous une cigarette ?  
vous êtes bon  
dit-il Toutefois,  
Le cœur bat, pour tâcher de comprendre le  
visage le plus solitaire  
en lui  
Y a-t-il donc des gens  
qui ne peuvent écrire  
sans témoins ? Voilà un homme, un homme comme vous et

moi

## Le fleuve

(carnet n° 17 / 12 pages / 5 septembre 2010)

A vrai dire,  
ce n'est pas une idée  
de passage.  
de trouver précisément  
l'odeur  
puissante Et, noire  
d'un fleuve  
dans un coin toutes les nuances d'une  
héroïne de roman.  
Ainsi donc, ma vie avait un sens.

## **Leurs journées**

*(carnet n° 18 / 16 pages / 8 octobre 2010)*

Depuis longtemps  
Je connaissais par cœur toutes leurs journées.

un morceau de  
la rue  
qui se composait surtout de hoquets et de soupirs  
et de grands arbres  
... Le  
bonheur ? le bonheur ? dit-il.  
Ça non !  
ça, sous aucun prétexte !

Alors,  
Il ne s'était rien passé du tout.

## **Mon récit**

*(carnet n° 19 / 20 pages / 13 octobre 2010)*

Et  
Le jour se levait.  
la pauvre fille toussait  
Elle me regardait  
essuya ses yeux  
— Dites-moi  
Monsieur, « Comment sortirez-vous de la maison ?

j'entrevis la réalité,  
Je pensais presque sans arrêt.  
à mon histoire infime mes jours et mes nuits  
mon récit.  
Qu'importent mes actes,  
— Moi, Je vous l'ai dit, je vous prie de me haïr.  
« Vous êtes un monstre !  
Je suis donc sorti

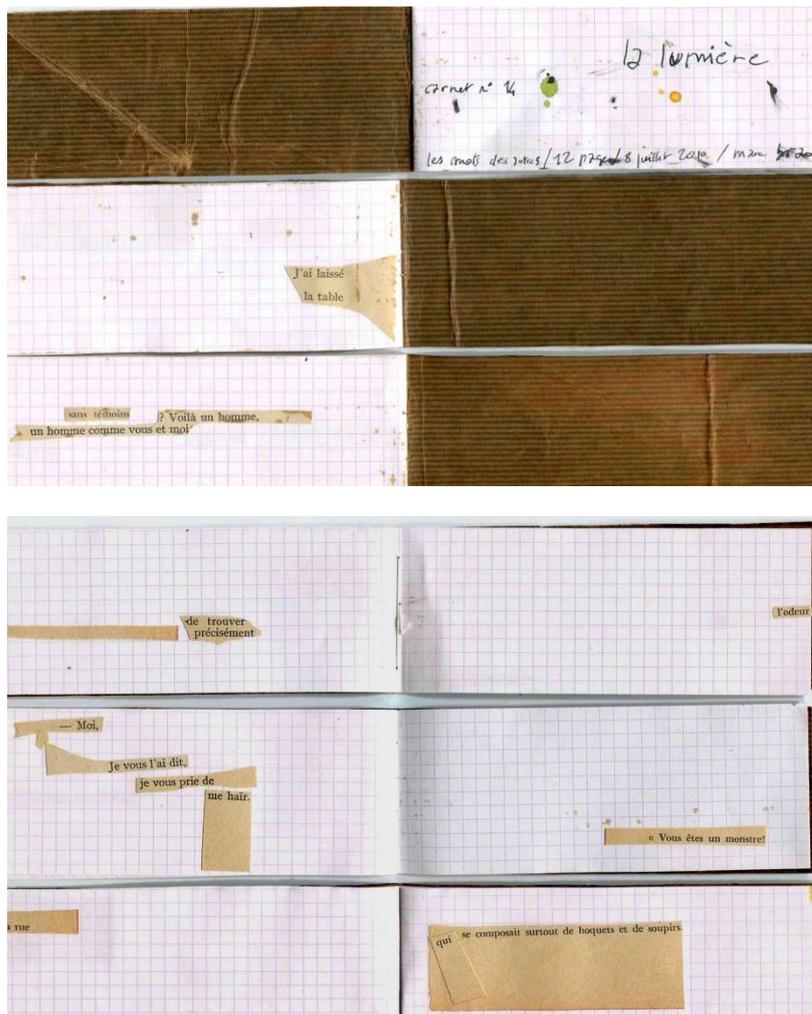
## L'enveloppe

(carnet n°20 / 16pages / 24 octobre 2010)

QUELQUES années plus tard,  
après un cérémonial  
un vieillard sortit  
tendant l'enveloppe  
il demeura immobile  
« Après tout », dit-il,  
moi  
étranger transparent  
j'avoue que je sentis des premières années de vivaces ressentiments  
me rapprocher de  
lui.  
Je l'entrevis dans un éclair  
c'est ça, votre humanité je ne suis pas libre ?

□□□□

20 carnets 15x6 cm, couverture papier marron fort, reliure couture fil blanc. Sous boîtier carton cousu 6,4x6,4x15 cm.



*Texte du livre d'artiste*

**Ronsard 2015**

196 pages

11x15,5 cm, couverture carton, reliure spirale métal-  
lique

\*\*

*Dessins, 2009*

*Composition du texte,*

*mars 2015*

*Textes seconde & troisième de couverture :*

**Les Amours (Ronsard)**

*Poèmes 13 & 187*

\*\*\*\*

Puis, le printemps était venu et, avec lui,  
la joie de voir renaître les arbres et les plantes  
— Tout cela est merveilleux !  
— Tu es donc toujours curieuse, ma petite  
Alors, viens avec moi.  
On arriva bientôt à l'étang.  
Asseyons-nous ici,  
Cela  
T'amusera beaucoup, j'en suis sûr.  
Applique-toi bien  
Bonne, douce,  
— Je ne serais point insensible  
La plante est née, elle deviendra grande,  
Au bout de quelque temps,

Dressée

— Oh ! c'est cela

— Chut, tais-toi.

— Que cela est curieux !

Puis elle s'assit et appuya sa tête

appliqua ses lèvres

l'embrassa tendrement.

— Oh ! quelle bonne idée.

je suis

heureux de te voir prendre du plaisir à

L'extrémité du rameau

la chaleur et l'humidité

salive particulière,

goûter à ce bon miel, qui vient de

couler

suçant

le venin

comme la neige répandue

— Elle ne sera point chagrinée

Cela lui causera bien de la joie

— Sans doute, ma chérie

Tout à coup, son visage

s'éclaira, elle sourit, puis réprima avec la main

un léger éclat de rire, prêt à lui échapper.

Je te remercie bien.

— Merci aussi

Il faut, à présent,

de la tendresse

l'oubli de nous-même

Mais

monsieur,

je m’amuse tant avec toi. Je ne  
suis point du tout fatiguée !  
—Oh ! je comprends  
Mais, dis-moi,  
—Où as-tu appris tout cela  
ce fruit rouge et parfumé que tu aimes tant.  
Confuse,  
Elle  
baissa la tête  
enfant vertueux, votre con-  
duite m’étonne !  
tu me demandais tout à l’heure  
—Pourquoi a-t-on fait cela ?  
Cette action n’est-elle pas bien belle ?  
on fait des bêtises  
c’est très vilain !  
—Je doute de ce dernier point  
il ne tient qu’à toi que ton petit  
défaut devienne une vertu  
une petite affaire  
..... d’amour  
—Vraiment ? alors, venez m’embrasser.  
—Tu es insatiable, ma petite  
Je n’ai rien fait de mau-  
vais, il me semble  
il dut se rendre  
et l’embrassa  
Quelle joie elle éprouva,  
elle s’enthousiasma  
ne vaut-il pas mieux qu’il en soit ainsi ?  
vous

avez la bonté de me donner  
du plaisir sans faire souffrir  
un plaisir toujours nouveau.  
et j’aime tant être caressée !  
rester auprès de toi.  
—Non, non, nous serons très sages.  
—Oh !oh ! Mais  
Je m’aperçois du contraire.  
—Ce n’est pas vrai !  
Je veux devenir bonne, bonne, bonne !  
Mais  
Cela m’amuse tant de connaître tout !  
—Allons, calme-toi,  
tu ne seras pas privée de dessert  
Nous repren-  
drons demain cette causerie.  
On se dirigea vers la maison  
—Il est trop bon ! / très sincère peut-être  
Elle était / revenue avec joie

marc brao  
© 2015

Éphémérides n° 20 & 21

Jour liminaire « Le Grand du Vingtième »

12 juin 1958, je nais. Le 1er de ce même mois, informé de mon arrivée dans le monde, Charles de Gaulle anticipe et prend le pouvoir. Je laisse faire...

---

Automne 1966 : la saison des billes commence. Je pose mon premier quillou de la saison et le perds aussitôt parce que Thierry a bourronné.

Été 1967 : tous les locataires ont entendu démarrer la Dauphine garée devant l'immeuble. P. venait de sortir de prison. On remettait une bâche sur la voiture juste avant l'hiver...

Mai 1968 : pour la première fois, je remarque un homme avec des cheveux longs dans mon quartier. Il me dit qu'il est en grève. Je lui souris et repars avec mon biclou sans avoir compris ce qu'il voulait dire.

Septembre 1969 : je rentre en 6<sup>ème</sup> et prononce le mot « braias » en classe. On m'envoie passer une heure chez le principal à dessiner des cartes de France.

9 novembre 1970 : bal tragique à Colombey, 1 mort

Mai 1971 : j'ai fait un dribble magnifique dans la cour du bahut. Mes potes m'ont applaudit mais je ne suis jamais arrivé à le refaire, ni personne d'ailleurs... Sauf Zizou, en 1998 contre le Brésil...

Août 1974 : j'ai trouvé le chemin du Larzac sans avoir pris de carte de France dans ma biasse...

Août 1987 : j'ai fait pousser des melons à La Garde et ils étaient sacrément bons !

11 février 1990 : Nelson Mandela sort de prison. Eh bien, vous me croirez si vous le voulez, mais tous les racistes disaient que c'était un noir pas comme les autres !...

Novembre 1992 : j'arrive à Medellin en Colombie. Pablo Escobar me fait dire qu'à compter de ce jour, promis juré, il laisse tomber le commerce de cocaïne pour se consacrer à l'écriture de haïkus.

Été 1993 : j'ai fait pousser des melons au Col de Manse. Ils étaient tout petits mais sacrément bons !

Février 2012, mon père est mort en écrivant sur son ardoise magique « fais-moi un bisou »

Janvier 2016, l'assassin court toujours...

## Jour (extrait)

...Je reste sans voix quand, de sa lèvre mouillée, elle passe au travers de l'ordre ordinaire des choses et me laisse à l'écoute du premier chant des hommes.

Quand, par ses reins fébriles, elle amenuise l'apesanteur, je peux alors, sans crainte, décrocher mes masques et les vôtres de leurs suspentes de tôle émaillée et m'en aller baiser vos corps de terre ocre. Je peux laisser mes mains.

Que viennent les vôtres...

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent faire frémir mes épaules et mes seins juvéniles dans l'embrasement de portes inondées de soleil et quand, de sa langue, vient le murmure qui amenuise ma déraison jusqu'à en presque croire l'ultime mot dont elle use et abuse parfois me semble t-il, je peux alors, sans crainte, défaire mes vertèbres des garde-fous dont elles s'affublent.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles musardent sans craindre de se meurtrir les paumes en serrant les brassées d'aubépines qui, dans mes jours de folie amorphe, ceignaient mes muscles les plus fins et les plus discrets de leur gangue vitreuse.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles brassent le grand bouillon d'écume blanche qui tournoie dans l'essence de l'horloge de bois mort qui retient dans son oule un coucou muet et déplumé et triste, si triste d'avoir quitté sa Suisse.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent mettre un terme à la vendange. Qu'elles prennent les grappes de raisin et les écrasent si doucement que l'on aimerait être le prochain cou à être privé d'air et à voir par en dessous son cœur battre, battre, battre!!!

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent couvrir mon enveloppe d'un vin liquoreux, couleur d'ambre éteinte, et accusent réception, comme autant d'images peintes par un naïf ignoré des critiques, de nos rivières débordant de leurs lits d'ajoncs ployant sous d'aigres vents.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent m'extraire de cette grande futaille. Qu'elles me déversent comme des soulardes sur une dalle où des veines noires traceront le labyrinthe où viendront se perdre des animaux à la tête renversée sur leur croix de Saint-André.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent courir sur des cordes de chanvre, à peine tressées par les mains malhabiles de quelque esclave à temps partiel. Qu'elles s'en saisissent et défassent le tissage mortel qui enserre le cou des femmes-troncs croisées tout-à-l'heure.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent nourrir de crème la face interne de mes avant-bras et que, dans le minuscule repli de mon coude parvienne à s'y glisser une particule lipidique et parfumée à la seule condition qu'elle y demeure en toute discrétion.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent saisir, vêtues de gants hygiéniques et pourvues d'une commission rogatoire, un de mes gènes parmi les plus représentatifs, portant beau à tant faire et à la démarche chaloupée comme celle de tant de montagnards.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent, tremblantes d'émotion, accomplir leur devoir bigotement, je ne leur en voudrai pas cette fois-ci, et s'en retourner les sens émoussés par cette accumulation d'ombres désordonnées et gesticulantes dans mes cheveux de maréchal forain.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent et qu'elles deviennent miennes pour un instant si ce n'est pour toujours car j'ai grandement souffert, je vous l'assure, de n'être point droit comme un i dans mon lit de mort.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent retirer, dans le bain ultime, les fines pelures d'oignons posées sur mes membres comme autant de couvertures tentant de parer le froid et incapables de stopper, malgré l'habitude, le jaillissement de quelques larmes.

Que viennent alors vos mains...

Qu'elles viennent parsemer la vaste pièce, où s'est allongé et dort déjà mon dernier chien, de coups d'épée tranchant l'épais de l'air comme quand nous étions enfants. Alors tout s'apaisera, j'aime à le croire... devant tant de beauté.

A ce que j'entends, périra la brutalité tenace des lèvres fermées quand s'abattaient les coups.

A ce que j'entends, s'éteindra aussi l'ultime souvenir de la première cigarette allumée dans les caves.

A ce que j'entends, je perdrai pied devant celles et ceux qui me regarderont et pourtant eux me verront toujours.

A ce que j'entends, cette petite fumée blanche que l'on aperçoit, je crois que ce sont plutôt les freins qui chauffent dans la descente.

A ce que j'entends, je suis en train de passer le point mort et je me demande si je ne fais pas une connerie.

Enfin, après tout cela, je lirai sur vos lèvres la douce politesse d'un « Je vous aime » en copie conforme délivrée du poids de son plomb de typographe. Chacun se sentira plus léger, pour une fois...

## Un matin

C'est arrivé un matin.

A peine levé, je prononçai certains mots sans grande difficulté.

Sans aller jusqu'à dire que c'était une surprise, je fus malgré tout un peu étonné.

Étais-je toujours en train de rêver ? Étais-je éveillé ?

Une petite part d'inconnu me fit cligner des yeux.

Je me penchai vers le lit blanc qu'aucun poil égaré n'offensait.

Mon regard dans le miroir, mon dos sans ailes,

Et pourtant...

Une métamorphose presque insensible... un changement subtil s'opérait...

Je ne le savais pas encore mais j'étais en train de devenir con !

Au début, on ne se rend compte de rien.

Presque timidement, on débute par une petite œuvre,

De celles dont on n'est pas fier, dont on aurait presque honte si l'on n'était pas si ...

Un goût d'inachevé.

Et puis, toujours avec une certaine retenue dont on finira bien vite par rire...

On s'enhardit...

« Moi, je n'ai rien contre les étrangers »

La première fois que j'ai dit ça en public, je ne me suis pas reconnu.

En public !

J'ai même tourné la tête en croyant que quelqu'un d'autre avait parlé.

Ma voix me semblait différente, un peu tremblante, pourquoi le cacher ?

J'étais dans la salle d'attente du dentiste et tout d'abord, j'ai cru que personne ne m'avait entendu.

Alors j'ai ajouté... à peine plus fort

« En fait, je n'ai rien pour ! »

Et là, une personne a pouffé de rire...

J'ai relevé la tête,

Nous nous sommes regardés avec un grand sourire.

Elle était plutôt belle.

En vérité, elle l'était vraiment.

Debout, elle sortait déjà sa carte vitale.

Je jouai la mienne.

Je renonçai sur le champ à l'entretien de mes canines,

Les siennes brillaient.

Je l'invitais à boire un café.

Assis au grand soleil, nos fiels se mêlèrent vite dans un long baiser

Et la toute première fois, ça déconcerte.

Tellement que je faillis oublier de lui demander son prénom.

« Malika »

Merde !...

Il faut dire que je n'aime pas les bicots...

J'ai essayé de cacher ma déception et j'y suis parvenu facilement.

J'ai un don pour ça.

Mais quand elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas sentir les juifs,

Au regard que nous échangeâmes,

Je compris qu'il ne fallait pas se fier aux apparences...

Nous étions faits l'un pour l'autre...

## **Menant boire les chevaux...**

Il m'arrive de penser à mon ...  
En menant boire les chevaux.  
Il m'arrive de penser à ma ...  
En voyant frémir leurs naseaux.  
Quand l'un d'eux se couche,  
Ses flancs tremblent sous les ailes du taon.  
Quand l'un d'eux se couche,  
L'autre sait qu'il mourra de chagrin.

Menant boire les chevaux,  
Je coupe de fins osiers  
Que je tresse en un fouet  
Tombant sur ma jambe.  
Je crois que le temps passe  
Sur les gerçures ouvertes  
Par mes coups de badine.

Menant boire les chevaux,  
Je marche en relevant la tête.  
La paille mauvaise perce mes semelles,  
Se brise entre mes doigts.  
S'enténébre dans ma chair  
L'éclat de ma petite voix  
Se cognant à la lune.

Menant boire les chevaux,  
Est-ce moi qui marche,  
Portant un bidon de fer blanc  
Au bout d'une ficelle ?  
Est-ce moi qui m'écarte  
Du fer encore brûlant  
Sous l'auvent de la forge ?

Menant boire les chevaux,  
Je sais le trouble de l'air  
Qui ouvre ma chemise,  
Fait de ma peau l'ultime remise  
A l'oiseau au fin duvet  
Etreint contre mon sein,  
Au bec s'ouvrant sur l'éclatant carmin.

Menant boire les chevaux,  
Je croise des archers  
Décochant des flèches  
A l'abri des fourrés.  
Je sais que c'est moi  
Qui guette l'œil des escargots  
Dans le vert des orties.

Menant boire les chevaux,  
Je ne trouve jamais l'abreuvoir  
Dans lequel, comme dans un berceau,  
Ils baignent leurs sabots.  
Leurs lèvres remuent,  
Pincement doucement mes mains,  
Les laissant trempes.

Menant boire les chevaux,  
Je suis le frêle hippocampe  
 Craignant la houle de leurs reins.  
Posant ma main sur leur ventre,  
Elle en vole l'odeur.  
Je la passe dans mes cheveux,  
Trompant ainsi le peu de mon bonheur.

Menant boire les chevaux,  
Sitôt rentré par les prés,  
Je me couche sur le dos  
Entre leurs pattes de géants.  
J'entends battre leur cœur  
Lançant dans ce cadastre  
Une verse de sang lourd.

Les chevaux revenus,  
L'eau ruisselait sur leur poitrail,  
Rideau d'abeilles lumineuses  
S'affranchissant de l'animal,  
Gouttant sur le brûlant de l'aire,  
Mourant sans laisser trace  
Dans la poussière éparse.

Les chevaux revenus,  
Dans les yeux de chacun d'eux  
Tremblait la tiède folie du soir.  
Alors, assignés par le sommeil,  
Debout, en arbres confondus,  
Eux-seuls savaient alors  
Ce que dure une nuit.